





metteur en scène, Clémentine Yelnik avoue avoir imaginé son personnage comme le fruit de tous ceux qu'elle a créés et joués depuis 30 ans. Le visage est un peu trop blanc, un nez de clown bleu va l'affubler vers la fin de la pièce. Le ton est donné, Victoire Coschmik s'avance sur le fil tenu entre un humour parfois radical, le plus souvent attendri, et un terrible sérieux. Son regard est sans concession. Pourtant, le texte ne dispense pas de jugements, il construit de subtiles mises en perspective à partir d'observations acérées du quotidien.

Quelle meilleure façon d'engager un échange que de se placer sous les auspices d'un simple *Bonjour* qui tarde parfois à venir ? Avec une fantaisie débordante, notre hôte revient sur le sacré travail accompli depuis la préhistoire pour l'imposer. Des formules d'une troublante poésie ponctuent sa traversée enjouée des époques. Ainsi ce plaidoyer inspiré pour *tenter l'amour*, expression capable d'embrasser la fragilité de l'approche de deux êtres, contre le fonctionnalisme volontariste de la formule consacrée.



Napoléon, Galilée, Bach se succèdent dans son récit qui garde, malgré de périlleux sauts dans le temps, son entière cohérence. Ce même regard espiègle nous met sans difficulté en présence des inquiétudes métaphysiques des hommes de Neandertal et pointe l'absurdité de la course effrénée au progrès technologique et les aberrations qui en découlent. D'ailleurs, le rythme s'accélère et le futur appelle des inflexions plus dramatiques, sans pour autant chasser tout espoir. Victoire Coschmik triomphe, avec la pugnacité d'un coureur de fond, elle réussit à transmettre au public quelque chose de son enthousiasme phénoménal. Son *Désespoir amoureux de l'homme* devient communicatif. En guise de fin, rendez-vous est donné pour une prochaine fois, ici ou ailleurs, mais toujours connecté avec la marche du monde.

N.B : Clémentine Yelnik prépare avec Marie Montegani un nouveau projet sur Camille Claudel.